

PERSONNE N'EST OBLIGÉ DE ME CROIRE

DU MÊME AUTEUR

Les Temps perdus, Actes Sud, 2016.

Si nous vivions dans un endroit normal, Actes Sud, 2014.

Dans le terrier du lapin blanc, Actes Sud, 2011.

JUAN PABLO VILLALOBOS

PERSONNE N'EST OBLIGÉ
DE ME CROIRE

Traduit de l'espagnol (Mexique)
par Claude Bleton

BUCHET • CHASTEL

Titre original :
No voy a pedirle a nadie que me crea
© Juan Pablo Villalobos, 2016.

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2018.

ISBN : 978-2-283-03149-0

L'humour est le réalisme poussé dans ses derniers retranchements. À l'exception de beaucoup de littérature humoristique, tout ce que fait l'homme est risible ou humoristique.

Augusto Monterroso

Cette ville est tellement triste que si quelqu'un rit, il s'y prend mal.

Nacho Vegas

A Barcelona hi viuen uns quants mexicans, correctes i discrets, que ja s'ha vist que no donen cap molèstia. No se m'acudirà mai d'esperar que han d'escriure a casa seva o als seus diaris i revistes afirmant que el Tibidabo els té fascinats o que els catalans som una gent estupenda.

Pere Calders

UN

Ça dépend qui raconte les blagues

Mon cousin me passa un coup de fil et dit : Je veux te présenter mes associés ; rendez-vous samedi à cinq heures et demie place Mexico, devant les cinés. J'arrivai, ils étaient trois, quatre avec mon cousin. Ils avaient tous l'ombre d'un duvet au-dessus des lèvres (on avait seize ou dix-sept ans), la figure pleine de boutons qui suppuraient un liquide visqueux et jaunâtre, quatre nez énormes (chacun le sien), et ils préparaient tous le bac chez les jésuites. On se serre la main. Ils me demandent d'où je suis, persuadés que je ne suis pas de Guadalajara, peut-être parce qu'en leur serrant la main j'ai mis le pouce en l'air. De Lagos, je réponds. Parce que j'y ai vécu jusqu'à l'âge de douze ans. Ils ne savent pas où c'est. J'explique : du côté de Los Altos, à trois heures de route. Mon cousin dit que la famille de son père est de là, et que son père et le mien sont frères. Ah bon, disent les autres. On est des blonds de Los Altos, précise mon cousin, comme si nous étions une sous-espèce de la race mexicaine, *Blondinus altensis*, et ses associés échangent des clins d'œil, avec le petit air narquois de ces riches un peu pauvres ou de ces pauvres un peu riches, ou même de ces aristocrates décadents que l'on croise à Guadalajara.

Sur quel projet vous travaillez ? je demande, pour empêcher mon cousin de décrire en détail la poussée démographique

coïncidant avec la présence française lors de l'Intervention, l'origine très XIX^e siècle et très bâtarde de nos yeux bleus et de nos cheveux blonds, plutôt châtain clair. Un terrain de golf, répond mon cousin. À Tenacatita, précise un autre. La parcelle appartient au beau-père du frère d'un copain, dit un autre. On va déjeuner avec lui au Club des Entrepreneurs la semaine prochaine pour présenter le projet, dit celui qui n'avait pas encore ouvert la bouche. Ils m'expliquent que le seul problème, c'est l'eau, car il en faut beaucoup beaucoup pour que le green reste vert. Mais le beau-frère du voisin d'un cousin est le directeur du Service des Eaux de l'État, dit un autre. Un pot-de-vin et c'est réglé, renchérit un autre. Tous opinent du chef, les boutons montent et descendent, très convaincus. Il manque juste un associé capitaliste, complète mon cousin, on doit trouver deux millions de dollars. Je leur demande à combien ils en sont. À trente-cinq mille nouveaux pesos, ils répondent. Je calcule de tête, ça fait à peu près quinze mille dollars (nous sommes en 1989). Trente-sept, corrige un autre, j'en ai trouvé deux mille de plus grâce à la sœur d'une amie de ma sœur. Accolades enthousiastes pour les deux mille nouveaux pesos. On va au ciné, oui ou non ? je demande, parce que mon cousin et moi, on avait l'habitude d'aller à la séance de six heures, le samedi. On se dispute devant l'affiche : il y a un film d'action avec Bruce Willis et un autre avec Chuck Norris. Le deux mille nouveaux pesos dit qu'il n'y a personne chez lui, que sa famille est partie en week-end à Tapalpa, qu'il sait où son père a caché sa collection de films pornos, et qu'il habite à deux pas. De l'autre côté de la place. À Monraz. On y va ? Sous le coup de l'excitation, quelques boutons crèvent, parodies d'éjaculations précoces et purulentes.

L'amphitryon choisit le film. Il s'intitule *Thérapeutes par-devant et théraputes par-derrrière*. On tire au sort dans quel

ordre on se masturbe (chacun pour soi, l'un après l'autre). C'est mon cousin qui passe en premier, et bien qu'on ait fixé une limite de dix minutes par tête, il met un temps fou. En l'attendant, excités, ses associés sirotent leur Coca et m'interrogent, assis dans le salon d'une maison décorée comme une hacienda coloniale, très surfaite, des fauteuils pas confortables, car personne n'a jamais compris que le style néo-mexicain est exclusivement un décor de telenovelas. Ils me demandent s'il y a des voitures à Lagos. Si l'électricité et le téléphone sont arrivés jusque-là. Si on se lave les dents. Si mon père a enlevé ma mère à cheval. Je réponds oui, oui, bien sûr. Et où as-tu mis ton chapeau ? Je l'ai oublié dans la chambre de ta sœur, je réponds à celui qui a posé la question, c'est notre hôte, dont les parents croient que tartiner une baraque de couleurs brillantes et provocantes, ça fait très chic. Ma sœur a six ans, dit-il furieux, et il se lève pour me taper dessus. Je suis très très impressionné d'apprendre que la sœur d'une amie de sa sœur, âgée de six ans, peut investir deux mille nouveaux pesos dans le projet d'un terrain de golf. Si l'amie est une amie de sa classe, en première année d'école primaire, et qu'elle a aussi six ans, combien d'années peut avoir la sœur ? Huit, dix ? En admettant qu'elle soit plus âgée. Et si c'était la cadette ? Mais l'heure n'est pas aux spéculations financières, car le frère de la sœur rapplique avec tous ses boutons, le poing levé pour me flanquer une trempe. Je me dresse d'un bond, renverse une pastèque en argile posée sur un guéridon, laquelle ne se casse pas, démentant la réputation de fragilité de l'artisanat de Tlaquepaque, franchis en courant la cour intérieure, sors de la maison en claquant la porte, traverse la rue et détale à toute vitesse sur le terre-plein central, ventre à terre, à l'image du héros d'un des films d'action qu'on n'a pas vus, et les testicules en feu (j'ai raté mon tour de masturbation).

Quinze années passent, on est en 2004, mon cousin me rappelle : Je veux te présenter mes associés, déclare-t-il derechef. Je réplique que je suis très occupé, que je pars à Barcelone pour mon doctorat. Je sais, ton père me l'a raconté, c'est pour ça que je t'appelle. Je ne vois pas le rapport, je dis. Je t'expliquerai quand on se verra, il dit. J'insiste : je ne peux vraiment pas, j'ai un tas de trucs en cours, je ne reste qu'une semaine à Guadalajara, il faut que j'aille à Mexico pour mon visa et que je retourne à Xalapa pour finir mes valises et récupérer Valentina. Tu me dois bien ça, il dit, au nom du bon vieux temps. Comment savoir ce qu'il entend par là ? Au bon vieux temps, on se contentait d'aller à la séance de six heures le samedi. Et ce bon vieux temps n'avait pas duré un an, il s'était arrêté le jour où j'avais dû me carapater de la maison d'un de ses associés qui voulait me lyncher. Le soir même, mon cousin m'avait appelé pour me dire que mon attitude compromettait ses projets. Je lui avais répondu qu'il pouvait se les mettre au cul, mais j'avais recouru à une périphrase où ne figurait pas le mot « cul ». On cessa de se voir. Après le bac, j'allai vivre à Xalapa, pour étudier les lettres espagnoles à l'université de Veracruz. Lui, il avait choisi les affaires internationales de l'ITESO, en fervent adepte des jésuites, mais il ne termina pas ses études. Pendant un temps, il s'installa aux États-Unis, dans une ville près de San Diego, chez une sœur de mon père et du sien. Il voulait passer un MBA, avait-il dit à mon père, sauf qu'il avait oublié un détail : pour ce genre de maîtrise, il faut avoir fini ses études. Un fils de ma tante, autrement dit un de mes cousins qui habitent aux États-Unis, me raconta qu'il vivait chez ses parents, où il passait ses journées à regarder la télé, pour apprendre l'anglais, prétendait-il, alors qu'il regardait Univision, la chaîne américaine en espagnol. Puis il retourna

à Guadalajara et déménagea à Cabo San Lucas. Ma tante avait raconté à ma mère qu'il s'était acheté un bateau pour emmener les touristes voir les baleines. Mais il n'avait pas de permis, et le syndicat des guides baleiniers lui menait une vie impossible, jusqu'au jour où on lui coula son bateau, qui était amarré à un embarcadère clandestin. Il retourna à Guadalajara et ouvrit une boutique de planches de surf à Chapalita ; mais ce fut un échec et il mit la clé sous la porte quelques mois plus tard. Il ouvrit un stand de tacos genre fruits de mer sur l'avenue Patria, mais deux semaines plus tard l'inspection sanitaire de la mairie de Zapopan ordonna sa fermeture. C'est qu'on lui en voulait, me dit mon père, qui le tenait de mon cousin, rencontré à l'occasion des quatre-vingt-dix ans de mon grand-père, où je n'étais pas allé, car j'étais à Xalapa ; et mon père de préciser que mon cousin était victime d'un complot de l'administration ; et que d'ailleurs au Mexique on ne pouvait jamais monter une affaire. Il repartit, cette fois à Cozumel, où pendant quelques années personne ne sut vraiment ce qu'il trafiquait. Mon oncle avait raconté à ma sœur que mon cousin tenait une paillote où on grillait le poisson « tourne et retourne », une recette du Pacifique, alors que sa paillote était dans une île des Caraïbes. Ma tante avait confié à ma mère qu'il s'occupait des projets d'un groupe d'investisseurs étrangers. Elle n'avait pu préciser quel genre de projets, ni d'où étaient ces investisseurs prétendument étrangers, à supposer qu'ils existent. Une des rares fois où on se croisa, au mariage d'un autre cousin, il me cria à l'oreille, au milieu du fracas des percussions (la famille de la mariée était du Sinaloa), qu'il vivait de ses rentes. Je crus avoir mal compris, surtout parce qu'à l'époque on devait avoir vingt-sept ou vingt-huit ans. Tu as des propriétés dans les Caraïbes ? Je lui demandai, soupçonneux en diable. Oui, dix chaises longues et

leur parasol. Il était revenu à Guadalajara depuis peu, en tant que gérant de projets d'un fonds d'investissement. Et quelqu'un de la famille, je ne me rappelle plus qui, me raconta qu'il s'agissait de l'argent des retraités américains venus vivre à Chapala.

De mon côté, pendant la même période j'avais modestement fini mes études, écrit une thèse sur les nouvelles de Jorge Ibarguengoitia, reçu une bourse de l'Institut de Recherches linguistico-littéraires et donné des cours d'espagnol aux rares étudiants étrangers qui arrivaient à Xalapa.

Je te jure que tu ne vas pas le regretter, affirme mon cousin, interrompant le long silence qui a succédé à son exigence de fidélité, totalement injustifiée, pendant lequel j'ai résumé les quinze années qui séparaient le bon vieux temps des temps nouveaux. Je te retiens au maximum une demi-heure, il dit, si tu n'es pas intéressé tu ne perds qu'une demi-heure, mais je suis sûr que ça va t'intéresser. Surtout parce que cette bourse que tu as décrochée ne va te mener à rien. Ton père m'en a parlé. La vie en Europe est hors de prix.

Et maintenant, au lieu de raconter comment j'ai fini par accepter de rencontrer mon cousin, au lieu de m'abandonner à la conclusion hâtive que ce serait la seule façon de m'en débarrasser, au lieu de reconnaître que je suis allé, volontairement et de mon plein gré, sauter dans le précipice, je préfère, comme diraient les mauvais poètes, jeter un voile pudique sur cet épisode de l'histoire ou, plus exactement, recourir dignement, ici et maintenant, aux services d'une ellipse efficace.

Ma naïveté en affaires était telle que je ne savais même pas que les investisseurs se réunissaient au sous-sol des *table dance* et qu'ils ligotaient leurs associés sur une chaise, genre kidnapping. Mon cousin me salua d'un haussement de sourcils : le reste de

son corps était complètement saucissonné. Bien que bâillonné, il essaya de me sourire : un échec. Ils étaient deux, en plus de mon cousin. Plutôt ras-du-sol, comme dirait ma mère, la bedaine gorgée de bière et une tartine de gel sur leur coiffure baroque, presque churrigueresque, mais ils avaient aussi deux pistolets (un chacun) qui leur donnaient subitement l'apparence féroce que la génétique leur avait refusée (désarmés, on aurait dit deux petits gros bien gentils, le genre à baratiner pour dissimuler leurs pulsions homosexuelles). Le sous-sol était plein de caisses, et une lampe rouge pendait au plafond, un détail franchement de trop.

On t'a vu descendre ? demande le type qui nous attendait au sous-sol dans le rôle du chef, à celui qui est passé me prendre au Gandhi de l'avenue Chapultepec, où j'avais rendez-vous avec mon cousin qui voulait me présenter à ses associés, mais quitte à perdre mon temps, autant en profiter pour acheter les livres dont j'avais besoin. Négatif, dit l'autre, celui qui m'avait trouvé en train de fureter au rayon littérature mexicaine, plus seul qu'un violeur dans une impasse, et qui m'avait demandé, en me montrant un pistolet glissé dans son pantalon, si j'étais le cousin de mon cousin. Il avait dit plus exactement tu es le cousin de ton abruti de cousin ? Et quand j'avais répondu que je ne savais même pas qui était mon cousin, il avait sorti son portable et regardé une photo de moi. Plutôt pixélisée, mais j'y étais encore très reconnaissable. Ah, tu es l'associé de Superprojets, enchanté, je dis, en très mauvais menteur (Lorenzo, mon cousin, tout le monde l'appelait Superprojets). Allons-y, il dit. Où ça ? je répliquai. Voir ton abruti de cousin. Je lui demandai la permission d'acheter un recueil d'aphorismes de Francisco Tario, en vue de ma thèse. Si je me comportais normalement, la menace du pistolet disparaîtrait peut-être. Il me regarda, surpris (il ne souscrivait pas à mon hypothèse),

et fit mine de dégainer son pistolet hyperconcret. J'en ai pour deux minutes, c'est un ouvrage très rare. Alors grouille-toi, mec, et il se colla derrière moi à la caisse, son pistolet planté à l'endroit où le dos commence à perdre son nom, une des expressions favorites de ma mère. La queue était anormalement longue, car si on achetait pour vingt pesos de livres, on avait une réduction sur les sandwiches du coin de la rue.

On monta dans un pick-up aux vitres teintées, sans plaques, garé en double file, aussi impuni que le reste du pays, et après un bref détour on prit l'avenue Vallarta. Le type conduisait impeccablement, comme tous les malfaiteurs dans la vraie vie, j'imagine, enfin je crois, pour ne pas attirer l'attention. Je le regardai du coin de l'œil, et tout ce que je remarquai, avant qu'il m'engueule, c'est qu'il avait une éruption d'herpès sur la lèvre supérieure. Tu veux ma photo ? Il avait un accent du Nord, de Monterrey ou peut-être de Saltillo. Je sortis le livre de sa pochette papier et me mis à le feuilleter : c'était nerveux, je ne savais pas comment occuper mes mains et mes yeux. Au rond-point de la Minerva, le feu était au rouge.

Eh, ça m'a l'air intéressant ! dit-il en comprenant que je feignais de lire, alors que tout mon entourage sait que je ne peux pas lire en voiture, ça me donne mal au cœur. Oui, je répondis. Alors, prouve-le. Prouve quoi ? Lis-en un bout, connard. J'ouvris le livre au hasard, page 46, et je lus : Toutefois, dans l'état actuel des choses, l'homme n'entre pas en possession de la terre avant sa mort. Le feu passa au vert. Et puis ? il dit. C'est tout, c'est un aphorisme, une pensée, précisai-je, sous-estimant les connaissances en rhétorique des criminels en général, et du chauffeur de ce pick-up en particulier. L'auteur est communiste ? Était, je dis, il est mort. Mais c'en était un, oui ou non ? Lui, je ne sais pas, je ne crois pas, il était propriétaire d'un

cinéma. Il s'étonna : les propriétaires de cinémas ne peuvent pas être communistes ? Et s'ils décident de ne programmer que des films communistes ? Je répliquai : Mais le cinéma se trouvait à Acapulco ! Et alors ? il dit. Et alors ? il répéta, pour montrer qu'il ne s'agissait pas d'une question purement rhétorique et qu'il exigeait une réponse. En se grattant le ventre, il souleva son tee-shirt et je revis l'insolent pistolet. Peut-on imaginer moins communiste qu'Acapulco ? je demandai. Acapulco est dans l'État de Guerrero, il dit, c'est un nid de guérilleros et autres vermines. Mais c'était dans les années cinquante, sous la présidence de Miguel Alemán Valdés, j'expliquai. Mais lui, encore une fois : Et alors ? Peut-on imaginer moins communiste que la famille Alemán ? je répliquai. N'empêche, ce que tu as lu est une pensée communiste, il dit. En réalité, c'est une plaisanterie, je dis. Et lui, tranchant : Ah bon, moi je ne trouve pas ça drôle. Je fermai le livre et le remis dans sa pochette, comprenant que j'avais intérêt à consacrer le reste du trajet à regarder fixement le pare-brise, activité éminemment innocente.

Soixante-huit moucherons, papillons et autres diptères avaient perdu la vie du côté droit du pare-brise, à croire que le pick-up avait sillonné la République en long et en large et que son chauffeur s'était sciemment refusé à le nettoyer et à laisser un de ces milliers de mendiants qui hantaient les carrefours, parkings et stations-services, y passer un coup d'éponge. On arriva enfin à destination, un *table dance* sur l'avenue Vallarta, avant Ciudad Granja.

Tu es le cousin de cet abruti ? me dit celui qui a l'air de se prendre pour le chef, pointant mon cousin d'un coup de menton. Sous les nœuds de la corde je parviens à voir que mon cousin a grossi (la génétique de la famille ne favorise pas l'embonpoint), qu'il est bronzé, mais la couleur de sa peau est

peut-être due à l'association de l'ampoule rouge et de la pression des liens. Je réponds oui et j'en profite pour demander : Heu, excusez-moi, pourquoi vous l'avez attaché ? Parce qu'il ne tient pas en place, cet abruti, dit celui qui m'avait suivi dans mes achats à la librairie. Ne pose pas de questions idiotes, dit l'autre, celui qui a l'air d'être le chef, qui enchaîne : Juan Pablo, n'est-ce pas ? J'acquiesce. Juan ou Pablo ? Les deux, je dis, Juan Pablo. Ton cousin nous a raconté que tu vas vivre en Europe, *Juan Pablo*, dit celui qui a l'air d'être le chef. Si tu ne vas pas en Europe, si ton cousin a été assez abruti pour nous raconter des conneries, dis-le franchement, et vous serez deux dans la merde au lieu d'un. Mon cousin se tortille sur la chaise, cherche à se débarrasser de ses liens et parvient à libérer son bras droit. Celui qui a l'air d'être le chef lui donne un coup sur la tête. Mais putain, qui a attaché cet abruti ? Bien que la question soit purement rhétorique (me semble-t-il), l'autre répond : C'est Chucky, chef. Voilà qui confirme mon hypothèse selon laquelle celui qui a l'air d'un chef est vraiment le chef. Ce foutu Chucky, je croyais qu'il avait été scout ? dit le chef. Le sang se met à dégouliner sur la tête de mon cousin et lui entre dans les yeux. Mon cousin bat des paupières comme s'il essayait de voir les étoiles, le sparadrapp étouffe ses gémissements. Le chef sort un mouchoir invraisemblable de sa chemise (à ce moment-là, je me rends compte qu'il porte un costume sombre, raison pour laquelle depuis le début je l'ai pris pour le chef, car l'autre porte un tee-shirt et un pantalon en coton), le déplie lentement, essuie les yeux de mon cousin avec méthode, presque avec tendresse, genre Marie Madeleine. Voyez-moi ça, quelle chochette, il dit, puis il se tourne vers moi : Alors ? Alors quoi ? je réponds, un peu perdu, à vrai dire l'action a toujours pour effet de me désorienter dans le discours. Comment cela, quoi ? Ne me dis

pas qu'être abruti c'est génétique, alors c'est vrai, tu vas vivre en Europe ? Je confirme. Il a l'air soulagé, comme si l'Union européenne, en m'accordant une bourse pour passer un doctorat en Espagne, lui épargnait la corvée de m'exécuter. Et il dit : Ton abruti de cousin a monté le projet d'un type très, très, très, mais très abruti, au point que si tu es juste un peu moins abruti tu peux nous servir à quelque chose. Il marque une pause pour se gratter les couilles avec le canon de son pistolet et j'en tire la conclusion que depuis Cicéron l'espèce humaine n'a cessé de régresser *ad nauseam*. Heu, je dis, commencez par détacher Lorenzo, sinon, pas d'accord possible. Tu t'appelles Lorenzo, Superprojets de mes deux ? dit celui qui a traité Francisco Tario de communiste. Quel accord ? dit le chef. J'ai l'impression qu'il va trop souvent au cinéma, chef, dit l'autre. C'était vrai, par association d'idées, ou plus exactement de personnes, il avait dit mot pour mot ce que disait Harrison Ford à des terroristes dans un film que j'avais vu avec mon cousin en 1989. De plus, en putain de dernier putain de ressort, pourquoi jouer les martyrs en prenant la défense de mon cousin ?

Quand pars-tu ? me demande le chef en resserrant les liens sur le ventre de mon cousin (il m'obéissait, mais à l'envers). Où ça ? je dis. En Europe, abruti, où veux-tu que ce soit ? Dans trois semaines, fin octobre. À Barcelone, n'est-ce pas ? Affirmatif, je dis machinalement, par pure imitation nerveuse. Et tu vas faire quoi ? il demande. Passer un doctorat. Dans quelle université ? Heu, l'Autónoma de Barcelone. L'Autónoma, tu en es sûr ? Oui, sûr, je réponds. Il porte sur quoi, le doctorat ? dit l'autre. Je me demande s'ils ont idée de ce qu'est un doctorat. Réponds, abruti ! dit le chef. Heu, sur la théorie littéraire et la littérature comparée. Ça, ton cousin nous l'a déjà dit, abruti, mais on veut savoir sur quoi porte ta thèse. Ah, je dis, mon projet de recherche ?

Projet ? dit le chef, tu as l'intention de ne pas la faire ? Méfie-toi des projets : un projet par-ci, un autre par-là, et tu te retrouves coincé sur une chaise. Elle porte sur les limites de l'humour dans la littérature latino-américaine du xx^e siècle, je dis en rougissant. Développe, dit le chef. Bon, heu, j'essaie de décrire comment les notions du politiquement correct, ou de la morale chrétienne, fonctionnent en tant qu'éléments inhibiteurs introduisant un sentiment de culpabilité dans le rire, lequel est, par définition, spontané. Les deux tueurs répriment à l'évidence un éclat de rire. En dernière instance, j'ajoute, on en arrive à désigner ce qui est drôle et ce qui ne l'est pas. Ah oui, dit celui qui préfère avoir un pare-brise sale plutôt que donner une aumône, un peu comme s'il fallait trouver drôle qu'on troue la peau de ton abruti de cousin ? Un peu, je dis. Et toi, tu en penses quoi ? dit le chef. Heu, ça dépend. Ah bon ? Oui, ça dépend qui raconte la blague. Si mon cousin la raconte, ça peut être marrant. Ton abruti de cousin ne raconte que des blagues d'abrutis, dit l'autre. Tous les trois, on regarde mon cousin, qui marmonne quelque chose, sans doute une défense inutile de son sens du comique, inutile parce que le sparadrap étouffe ses arguments, et parce que les blagues de mon cousin sont vraiment nulles. C'était une hypothèse, je dis, ce n'est pas pareil si la blague est racontée par la victime ou par le bourreau. Déconne pas, dit le chef, les morts ne racontent pas de blagues. C'est une menace ? je dis machinalement, comme si les pistolets et la vision de mon cousin ligoté et sanguinolent ne suffisaient pas. Les tueurs s'esclaffent.

Et pour écrire une thèse sur l'Amérique latine, tu es obligé d'aller en Europe, abruti ? demande le chef quand il a fini de rire. Heu, c'est que je veux y inclure l'œuvre d'un écrivain catalan qui a vécu en exil au Mexique pendant plus de vingt ans ; ce n'est pas un écrivain latino-américain, mais il a deux livres

sur le Mexique que je défends, et qui devraient figurer dans le corpus de la littérature mexicaine du xx^e siècle. Son œuvre a été très mal accueillie au Mexique, j'enchaîne, peu lue et mal comprise, très mal comprise, à son époque on l'a même accusé de racisme. Laisse tomber, m'interrompt le chef, ça n'est pas mon rayon, moi il faut juste que je m'assure que tu n'es pas un abruti qui raconte des conneries. Négatif, je dis. Tu joues les rigolos ? demande l'homme en tee-shirt et pantalon de coton, en faisant mine de dégainer son pistolet. Pardon, je dis, mais je suis nerveux, je ne suis pas habitué. Tu n'es pas habitué à quoi ? dit le chef. Heu, aux armes, heu, à être menacé, je n'avais jamais vu un pistolet, à part au cinéma. Alors tu aurais intérêt à t'y habituer, dit le chef. Tu parles catalan ? Le changement de sujet me laisse K-O. Réponds, merde, dit le chef. Je lui dis que non, mais que j'envisage de suivre des cours de catalan quand je serai à Barcelone ; que je ne peux pas écrire une thèse de doctorat en m'appuyant sur des traductions en espagnol, que j'ai besoin d'analyser l'original en catalan. Alors tu ferais mieux d'y mettre le paquet, dit le chef. À quoi ? Au catalan, abruti ! dit le chef, putain, de quoi on parle ? Rien à cirer si tu le parles, l'essentiel c'est que tu le comprennes, sinon nos foutus associés catalans vont nous prendre pour des abrutis, pigé ? Je réponds par l'affirmative. Il change encore de sujet, sans transition, sans point à la ligne, je suppose que c'est typique de la syntaxe du crime organisé : Ton abruti de cousin nous a raconté que tu emmènes ta copine. Je reste muet. Elle s'appelle bien Valentina, hein ? Je reste encore muet. Tu l'as connue à l'université, hein ? il insiste. Archi-muet et même figé, vraiment immobile. Ne dis rien si tu ne veux rien dire, de toute façon on l'a déjà repérée – et il lance à l'autre : Amène-le à l'Avocat. Je ne bouge toujours pas, ne parle pas. Je laisse partir celui qui doit m'amener

à l'Avocat, et qui commence à gravir les marches, aussi luisantes que si on y avait renversé un flacon de purpurine. Et alors ? me dit le chef en me voyant planté là. Heu, je dis, mon cousin, en insistant sur ma vocation soudaine de martyr ou de suicidé. Je devrais apprendre à être nerveux. Tu as raison, j'allais oublier. Et il crie à celui qui monte : Appelle Chucky ! et dans la foulée il tend le bras droit qui tient le pistolet et le colle au crâne de mon cousin. Mon cousin gémit, se débat, écarte la tête du canon. Du calme, merde ! dit le chef en recollant le pistolet à la tempe de mon cousin. Il tire et quand l'écho de la détonation se dissipe, quand les bouts de cervelle de mon cousin ont fini de s'éparpiller, il me demande : Et si c'est moi qui raconte la blague ? Tu sais ce qu'a dit saint Laurent martyr pendant qu'on le rôtissait sur le gril ? Tu ne le sais pas ? Le dos est à point, il a dit, vous pouvez me retourner.

Et Valentina ? me dit Rolando quand il me voit traîner mes valises jusqu'à sa voiture, tout seul. Heu, Valentina ne vient pas. Comment cela, elle ne vient pas ? On a rompu. Tu déconnes ! Quand ça ? Aujourd'hui, là, tout de suite, il y a une demi-heure. Tu déconnes ! C'est toi qui as rompu, ou elle ? Moi, je dis. Et pourquoi ? Parce que je veux aller à Barcelone tout seul, je veux refaire ma vie, j'ai besoin d'un nouveau projet de vie. Mais putain de quoi tu parles ? il dit, avec la même expression angoissée que celle qu'il avait en 1991, le jour où je lui avais raconté que j'allais faire des études de lettres à Xalapa (tu vas crever de faim, avait-il déclaré alors). Le sort de mon cousin m'a beaucoup affecté, je dis. Quel rapport entre l'exécution de ton cousin et envoyer chier Valentina ? Il a les clés de la voiture à la main et il n'ouvre pas le coffre. Parce qu'un jour tu es vivant et le lendemain tu es mort, je dis, heu, et que

je ne sais pas si j'aime Valentina au point d'aller vivre avec elle à Barcelone. Tu déconnes ? il dit. Tu viens de réaliser ça maintenant ? Au moment de partir à l'aéroport ? Tu es cruel. On en avait déjà discuté, je dis, mais elle était encore accro, et je n'ai pu la convaincre que maintenant. La convaincre ? De quoi ? De ne pas venir, que c'était le mieux pour tous les deux. Tu déconnes, il dit, tu vas le regretter. C'est normal que maintenant tu sois un peu paumé. Possible, je dis. Mais ce qui est fait est fait. On y va ? On va être en retard. Et elle, elle va faire quoi ? Qui ? je dis. Comment cela, qui ? Elle ! Rien, je dis, elle va retourner à Xalapa. Tu déconnes, il dit. Il ouvre enfin le coffre et pendant que j'y mets les valises son portable sonne. C'est pour toi, il dit, étonné, en me tendant son appareil. Un ami qui veut te dire au revoir.

Oui ? je dis. Et ta fiancée, mon pote ? dit une voix avec un accent du Nord. Qui est à l'appareil ? je dis en m'éloignant de la voiture et de Rolando, pour qu'il ne puisse pas m'entendre. C'est Chucky, abruti. Regarde à l'angle. Non, de l'autre côté, mon pote. Ça y est, tu me vois ? Où est Valentina ? Heu, je dis, elle ne vient pas, on a rompu. Va la chercher. Je ne peux pas. Pourquoi ? Parce qu'elle ne voudra pas. Tu l'as envoyée chier, compadre ? Tu voulais la protéger ? Tu es vraiment un abruti. Si tu veux la protéger, tu as intérêt à la convaincre de monter dans l'avion. Elle ne voudra pas, j'ai été plutôt cruel. Qu'est-ce que tu connais à la cruauté, abruti ? Les cruels, ce sont ces foutus chauffeurs de microbus qui te passent sur le corps sans complexe. Des corps comme on en fait plus, mon pote, qui explosent comme des pastèques, on dirait de la poterie de Tlaquepaque. Mais on n'a plus le temps, je dis, on va rater l'avion. Ah merde, tu n'as qu'à arrêter de perdre ton temps avec moi ! il dit, et il raccroche.

L'Avocat me passa un coup de fil sur le portable que je venais d'acheter : Cherche une téléboutique et rappelle-moi. Une quoi ? je dis. Une cabine, il répéta, tu ne sais pas ce que c'est ? On ne dirait pas que tu es un immigré ! Heu, je suis arrivé hier. Hier soir. Rappelle-moi, il dit, et il raccrocha. Je regardai autour de moi, les enseignes des commerces en rang d'oignons qui se succèdent sur l'avenue Paralelo. Je retournai dans le magasin où j'avais acheté le portable. Tu sais où il y a une téléboutique ? je demande au Pakistanais qui s'était déjà occupé de moi, et qui feuillette un catalogue de téléphones. Il relève la tête, comme s'il réfléchissait ou regardait au plafond un plan imaginaire du quartier. Un client regarde les portables, un Chinois en blouson de cuir noir, peut-être du synthétique. Il fume, dans la boutique. Il suce son cigare et se retourne vers le Pakistanais, toujours silencieux, qui se caresse le menton pour peaufiner son jeu. C'est à deux pas, dit le Chinois, et il m'explique comment y aller.

Dans la téléboutique, un Équatorien ou un Paraguayen (je ne sais pas reconnaître les accents) m'indique la cabine numéro deux. Je cherche dans mon portefeuille le papier où j'ai noté la série interminable de chiffres qui ressemble plus à un code secret qu'à un numéro de téléphone. Je le compose. Une minute, je vous prie, dit l'opératrice, en anglais, et l'Avocat déclare sans dire bonjour : Écoute-moi bien. Tous les jours. Entre dix heures du matin et deux heures de l'après-midi. Heure de Mexico. Tu m'appelles. Tous les jours. Toujours à partir d'une téléboutique. Jamais la même. Compris ? Je réponds oui, heu, et après je lui demande, heu, comment il a fait pour avoir le numéro de mon portable, que je viens juste d'acheter. Ne pose pas des questions idiotes, il dit, il est

quatre heures du matin. Il marque une pause et je regarde la pendule au mur de la boutique : il est onze heures et quart.

Et Valentina ? dit l'Avocat. Elle est restée à l'hôtel, elle dort. Elle t'a pardonné ? Heu, plus ou moins. Applique-toi, abruti, on va avoir besoin d'elle. Profite qu'elle dort pour que le Chinois te conduise à l'appartement. Quoi ? je dis. Le Chinois va te conduire à l'appartement, il répète. Je ne comprends pas. Pas besoin, il n'y a rien à comprendre. La seule chose qui te reste à faire, c'est obéir au Chinois. Compris ? il dit. Heu, je réponds, heu, et il raccroche.

Je sors de la cabine et à la caisse je vois un Chinois appuyé contre la vitrine, à côté du Bolivien ou du Péruvien ou de je ne sais quelle autre nationalité. Il porte un blouson en cuir noir, peut-être du synthétique, pantalon de coton et tennis Nike, ou plus vraisemblablement Mike. Si tous les Chinois ne se ressemblaient pas, si la réalité ne me parvenait pas sous l'apparence d'un rêve, ou plutôt d'un cauchemar, à cause du jetlag, je dirais que c'est ce Chinois qui m'a donné l'adresse de la téléboutique quand j'achetais mon téléphone. Un problème, mec ? me dit le caissier sud-américain quand je lui demande combien je dois. Heu, salut ! je dis. Un vingt, dit le caissier. Je sors un billet de vingt euros de mon portefeuille. On ne rend pas la monnaie, dit le caissier, et il montre une affichette qui demande aux clients de verser la somme exacte ou presque. Au maximum cinq euros d'écart, dit l'affichette. Je fouille dans les poches de mon pantalon pour lui montrer que je n'ai pas de monnaie. Laisse tomber, dit le Chinois, je vais payer. Il lui tend deux pièces, pousse la porte et s'écarte pour me laisser sortir.

Tu vas avoir besoin de cinq cents euros, dit le Chinois sur le trottoir. Deux cent cinquante de caution. Deux cent cinquante pour le loyer du premier mois. Je regarde tranquillement

ses yeux fendus, ses cheveux en averse, les poils mal rasés qui parsèment ses joues. Il doit avoir une bonne trentaine. Heu, c'est toi le Chinois ? Le Chinois rigole. À ton avis ? J'insiste : le Chinois de l'Avocat ? Viens, on nous attend, et il fait mine de partir. Je ne bronche pas. Bouge ton cul, mec. Où va-t-on ? Qu'est-ce que tu crois ? Ne m'énerve pas, l'Avocat m'a dit que s'il faut te tabasser, je n'ai qu'à te tabasser. On s'en va, parcourant en sens inverse le chemin qui m'a mené du marchand de portables à la téléboutique. Deux cent cinquante, c'est cher, je dis, en essayant de rester à la hauteur du Chinois. Je pensais mettre deux cents au maximum. Ordre de l'Avocat, dit le Chinois. Il me faut un endroit meilleur marché, je dis. Le Chinois s'arrête et sort un paquet de cigarettes de sa veste. Mec, tu ne comprends donc pas ce que sont les ordres ? On obéit aux ordres, point final. Tu crois que le loyer est cher parce que le Chinois veut t'arnaquer ? L'Avocat a dit qu'il fallait t'installer dans un quartier où il n'y ait pas trop de policiers, ça se paie, mec. Il se tait pour allumer sa cigarette. L'appartement où je t'emmène est dans le haut de Barcelone, mec, à San Gervasio. Tu verras, deux cent cinquante, ce n'est pas cher, dans ce quartier on ne trouve pas une piaule à moins de trois cents, là il n'y a ni Arabes ni gitans, et la police ne vient que si un vieux clamse et qu'il faut défoncer la porte pour sortir la viande froide. Les vieux de la haute sont très solitaires, tu verras. Il aspire sur sa cigarette une deuxième fois : en deux bouffées il en a déjà liquidé la moitié. Le Chinois se remet à marcher. Heu, ça je ne peux pas le décider tout seul. Il faut que j'en parle à ma fiancée. Déconne pas, mec, dit le Chinois, ta fiancée ne va pas se plaindre, j'ai déjà visité l'appartement, il est du tonnerre, avec une vue du cul de Dieu ! Mais, je commence à dire, et le Chinois m'interrompt en écrasant son mégot par terre : Dis donc, tu ne sais vraiment pas ce que sont les ordres,